



## Développement durable et territoires

Économie, géographie, politique, droit, sociologie

Vol.8, n°3 | Novembre 2017

Capital environnemental et dynamiques socio-économiques des territoires

---

Bernard Hubert, Nicole Mathieu (dir.), 2016,  
*Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés*,  
Bruxelles, Peter Lang, coll. Ecopolis, 396 pages.

Clémence Guimont

---



### Éditeur

Réseau « Développement durable et territoires fragiles »

### Édition électronique

URL : <http://>

[developpementdurable.revues.org/11956](http://developpementdurable.revues.org/11956)

ISSN : 1772-9971

### Référence électronique

Clémence Guimont, « Bernard Hubert, Nicole Mathieu (dir.), 2016, *Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés*, Bruxelles, Peter Lang, coll. Ecopolis, 396 pages. », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol.8, n°3 | Novembre 2017, mis en ligne le 25 novembre 2017, consulté le 27 novembre 2017. URL : <http://developpementdurable.revues.org/11956>

---

Ce document a été généré automatiquement le 27 novembre 2017.



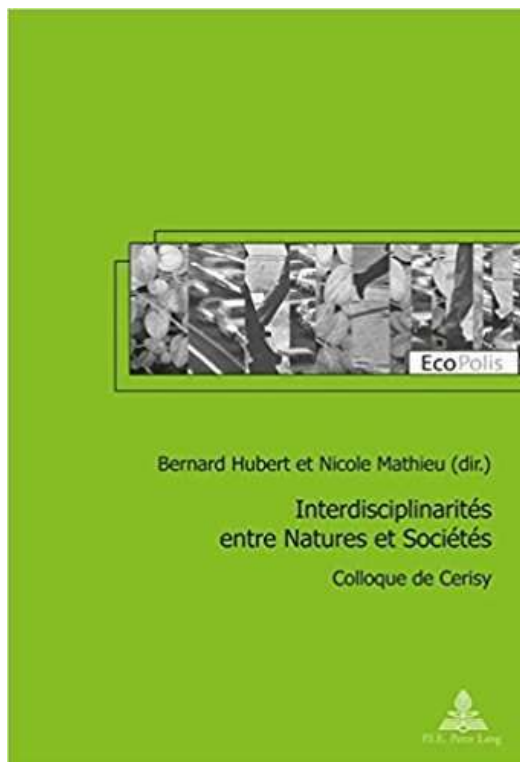
*Développement Durable et Territoires* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

---

Bernard Hubert, Nicole Mathieu  
(dir.), 2016, *Interdisciplinarités entre  
Natures et Sociétés*, Bruxelles, Peter  
Lang, coll. Ecopolis, 396 pages.

Clémence Guimont

---



- 1 L'ouvrage dirigé par B. Hubert et N. Mathieu, *Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés*, rassemble les réflexions et débats ayant eu cours lors du colloque organisé du 30

septembre au 5 octobre 2013 à Cerisy pour faire le bilan des 20 années de la revue *Natures Sciences Sociétés* (NSS). Depuis les années 1970, l'interdisciplinarité est une méthode de recherche impliquant sciences naturelles et sciences sociales pour comprendre les phénomènes résultant à la fois de processus naturels et sociaux, comme la crise environnementale. Elle signifie la coproduction de savoirs autour d'un même objet (comme les organismes génétiquement modifiés ou l'étude des comportements animaliers) et élaborés à partir d'une méthode commune de recherche. Elle se distingue en cela de la pluridisciplinarité, qui superpose les savoirs propres à chaque discipline. L'ouvrage a pour objectif de restituer les enjeux passés et actuels de l'interdisciplinarité pour cadrer les ambitions futures de la revue et des chercheurs qui y sont investis. Issus des sciences de la vie et de la terre ou des sciences humaines, les contributeurs ont tous joué un rôle plus ou moins actif dans les avancées de la revue NSS, qu'ils en aient été premier rédacteur en chef comme Marcel Jollivet, membres de la rédaction actuelle comme Bernard Hubert, Xavier Arnauld de Sartre ou Olivier Petit ou contributeurs. L'ensemble des auteurs propose un retour réflexif sur leurs propres pratiques, en s'interrogeant sur le possible « *recours immodéré et incantatoire au terme d'indisciplinarité* » (p. 19).

- 2 L'interdisciplinarité paraît incontournable pour saisir la complexité des problèmes environnementaux. Elle soulève toutefois de nombreuses difficultés, qui sont présentées et détaillées tout au long des 23 chapitres. On relève tout d'abord la difficulté à élaborer une méthode reproductible, ce qui questionne ainsi la scientificité de la démarche. Mais il existe aussi des obstacles intellectuels à la pratique de l'interdisciplinarité, liés à des modes de pensée et à des pratiques de recherche différentes et des obstacles académiques dus à des disciplines très cloisonnées. Enfin, l'interdisciplinarité est une méthode essentiellement élaborée dans les programmes de recherche. Ces programmes sont davantage enclins à la recherche-action mais celle-ci interroge l'élaboration des savoirs, notamment en sciences humaines qui sont très peu tournées vers l'opérationnel. C'est sur l'ensemble de ces éléments que les auteurs reviennent. La première partie du livre est consacrée aux questions épistémologiques, avec notamment deux chapitres rédigés en anglais, et la deuxième partie revient davantage sur les « pratiques, objets et enjeux de l'interdisciplinarité ». Les chapitres d'ouvrage peuvent être le fruit de productions individuelles présentant les travaux de chercheurs, comme le chapitre « Temporalités négociées, temporalités prescrites. L'urgence, l'inertie, l'instant et le délai » de Bruno Villalba ou le chapitre « Political ecology and resilience. Competing interdisciplinarity ? » de Christian Küll. Mais en général, les chapitres sont écrits à plusieurs mains et ils restituent les principaux éléments de débats issus du colloque de Cerisy. Le nombre élevé de chapitres ne nous permet pas de tous les détailler. Notre sélection permet de mettre en exergue certains points saillants de l'interdisciplinarité, qui sont présents en filigrane dans l'ensemble des contributions.
- 3 Ouvrant la première partie par un chapitre intitulé « Quels chantiers pour l'interdisciplinarité ? Réflexions actuelles ou passées ? », Marcel Jollivet, sociologue et artisan de l'interdisciplinarité depuis de nombreuses années (Jollivet, 1992), présente les premiers pas de l'interdisciplinarité et les enjeux actuels. L'émergence de la notion d'environnement dans les années 1970 remet en cause l'interdisciplinarité de proximité, c'est-à-dire une interdisciplinarité entre disciplines voisines comme la sociologie et l'anthropologie. Elle appelle à des collaborations entre sciences naturelles et sciences humaines, qui possèdent pourtant des méthodes d'enquête et des éléments de langage

très différents. L'interdisciplinarité se concrétise pour la première fois en 1978 avec le programme interdisciplinaire de recherche sur l'environnement (PIREN) du CNRS. Elle est alors portée par des écologues qui font émerger une réflexion sur la place des activités et de la condition humaine dans les problèmes environnementaux. Ces pratiques interdisciplinaires engendrent des difficultés méthodologiques. Quatre problèmes sont ainsi relevés par Marcel Jollivet :

1) les sciences de la vie et de la terre tendent à imposer leurs problématiques et notamment leurs questionnements « pragmatiques » autour de la résolution des problèmes environnementaux aux sciences humaines, qui n'ont pas les mêmes objectifs en termes de production de savoirs.

2) il faut trouver des dispositifs de recherche qui mettent à l'épreuve ces questionnements, avec un protocole et des instruments ad hoc pour mener les analyses.

3) les problèmes environnementaux prennent corps au sein de la société mais pas nécessairement au sein de chaque discipline, notamment dans les SHS, ce qui complique l'intégration de ces questionnements au sein des sciences. L'équilibre entre productions de savoirs et recherche citoyenne n'est pas évident à trouver.

4) les méthodes d'évaluation restent à bâtir. Comme le souligne Marcel Jollivet, « *l'évaluation est le passage obligé vers la scientificité. Puisque l'interdisciplinarité dont il est question ici est bâtie sur un certain nombre de présupposés qui prennent à contre-pied les pratiques de recherche qui ont habituellement cours, il est indispensable de construire une démarche d'évaluation qui tienne compte de ces spécificités.* » (p. 42).

4 En tant que jeune chercheuse, le chapitre « Les disciplines mènent à tout à condition d'en sortir » écrit par Vincent Leblan nous a tout particulièrement intéressée. L'auteur s'attache à restituer les principaux éléments de débat ayant eu cours à Cerisy autour des problèmes académiques et méthodologiques rencontrés par les jeunes chercheurs pratiquant l'interdisciplinarité. Il qualifie les nouveaux arrivants de « génération ANR », du fait de la naissance en 2005 de l'Agence nationale de la recherche. Cette nouvelle génération est ainsi marquée par la recherche par projets. Elle est alors plus familière des questionnements d'autres disciplines, bien que sa pratique soit marquée par des « *bricolages épistémologiques et sociaux* » (p. 214). Les principales difficultés rencontrées par ces jeunes chercheurs sont les défis épistémologiques interdisciplinaires, ce qui complique le retour aux disciplines après avoir pratiqué l'interdisciplinarité et les obstacles à la carrière académique. Les modes de recrutement et l'évaluation des dossiers des candidats exigent pour les jeunes chercheurs de fournir des gages de maîtrise et de reconnaissance de sa discipline. Selon l'auteur, cela ne doit pas pour autant nous décourager et il conclut ainsi : « *L'une des meilleures façons de répondre à ces contraintes est certainement de poursuivre le travail de théorisation des pratiques interdisciplinaires et de démonstration de leur efficacité empirique et conceptuelle.* » (p. 220)

5 Dans la seconde partie, le chapitre rédigé par Jeanne Riaux, Sylvain Massuel et d'autres chercheurs, intitulé « Expériences interdisciplinaires : quel retour vers les disciplines ? » est éclairant quant à la production de savoirs interdisciplinaires. Partant d'une expérience de recherche commune sur l'eau en Tunisie entre un hydrogéologue et une anthropologue, les auteurs montrent que c'est dans et par l'interaction que le projet a pris sens. Ce sont des pratiques communes du terrain qui ont permis la construction d'un objet de recherche hybride entre les deux collègues. Les limites spatiales et temporelles du terrain ont alors été redéfinies à partir d'une réflexion commune. Les questions de recherche posées sont alors aussi des questions communes sur l'accès à l'eau et la place

du savoir hydrologique dans la décision publique. L'élaboration de nouveaux savoirs s'est révélée fructueuse. Mais le retour aux disciplines est compliqué car il faut justifier auprès de sa communauté cet investissement, coûteux en temps (il faut apprivoiser la discipline de l'autre et construire des éléments de langage commun). Il y a également nécessité de trouver le lieu adéquat pour des publications qui soient valorisées pour toutes les disciplines investies. Malgré un retour différencié à la discipline selon le contexte et la spécialité, les disciplines s'enrichissent de nouvelles hypothèses et de nouveaux objets, questionnées par une épistémologie renouvelée.

- 6 Avec beaucoup de réflexivité et sans faire preuve d'autosatisfaction, les auteurs se confrontent ainsi « frontalement » aux difficultés pratiques et académiques de l'interdisciplinarité. Les réflexions épistémologiques soulevées enrichissent considérablement le propos général. Les différents retours d'expérience exposés proposent des solutions concrètes et ouvrent des chantiers ambitieux et novateurs. Il faut noter que la lecture de certaines contributions est exigeante, notamment dans la première partie et qu'il y a parfois des redites (notamment sur les définitions d'inter-, trans-, multi-, pluri-) entre les chapitres. La lecture de l'ouvrage reste toutefois abordable et elle offre de nombreuses satisfactions pour tout chercheur confronté à ces questions. Il y a tout lieu de penser que les prochaines années de *Natures Sciences Sociétés* seront prometteuses.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Jollivet Marcel (dir.), 1992, *Sciences de la nature, sciences de la société : les passeurs de frontières*, Paris, CNRS Éditions.

## AUTEUR

### CLÉMENCE GUIMONT

Clémence Guimont est doctorante en science politique à l'Université de Lille (CERAPS UMR 8026). Ses recherches portent sur les politiques territoriales de biodiversité.